

Mais qu'est ce qu'il me colle sur le dos? Mes belles pages jadis immaculées sont toutes souillées de tâches d'encre, de fautes d'orthographe, de fautes de syntaxe, de contre sens, de mots improbables dans le plus grand des désordres, éparpillés en tout sens, perdus dans une foule de vocables en débandade. Tout ce beau monde se bouscule, se pousse, se tire, se marche sur les pieds en s'invectivant, en s'insultant même, en s'apostrophant de plus belle comme autant de malotrus, de mal dégrossis, de mal élevés qui se tirent la langue, se font des pieds de nez et des croche pattes qui mettent à bas tout leur voisinage, comme des dominos renversés ou les quilles culbutées cul par dessus tête.

Et puis il y a en plus toutes ces griffures rouges, ces traits et ces mots rageurs, jetés sur mes feuilles et qui sont autant de blessures et d'offenses faites à ma virginité perdue.

J'en ai honte, moi qui rêvais de jolis mots, de belles phrases ciselées et élégantes au bout d'une plume virevoltante comme une ballerine glissant sur la surface lisse et innocente de mes pages.

De quel individu suis je donc la chose ? Que je souffre quand je tombe brutalement au fond de sa sombre besace et que mes pages martyrisées se froissent et se cornent, bringuebalées sur le dos inamical de celui qui va de flaques en flaques, sautant à pieds joints pour être bien sur que tout se mélange dans le plus grand fatras au fond de son cartable. Que dire encore lorsque je tombe sur la table du bureau, largué de haut, meurtri par la trousse, déchirés de la pointe du compas, assommé par la règle.

Ça ne fait que trois jours que je vis dans cet enfer, que je l'observe, LUI, mais déjà je me suis fait une idée assez précise de son personnage. D'abord, je ne le vois que de dos, il a des immenses oreilles rouges et décollées, un dos voûté, le poil ras. Il bouge peu, je vois juste ses coudes qui s'agitent sporadiquement. Chaque fois qu'il les bouge, cela produit des bruits insolites, des sortes de borborygmes électroniques qui élaborent une musique aussi laide que répétitive. Moi qui rêvait de culture, de jolis textes que j'aurais porté fièrement, de mots tendres aussi, glissés entre mes pages, en confidence, que j'aurais eu plaisir à offrir à celui ou à celle qui par curiosité, plein d'émoi, aurait voulu m'ouvrir par goût du savoir,

par amour ou par nostalgie, que sais je encore ?

Mais je suis abandonné, quasi inutile sur une table tout aussi douteuse que le contenu de mes feuilles, que puis je faire ? Comment lui faire comprendre ? L'attirer à moi, le séduire enfin. Comment lui faire miroiter le voyage qu'il pourrait entreprendre, la fabuleuse odyssée du savoir et de la découverte, lui dire qu'apprendre est une chance accessible à trop peu de monde, qu'il ne faut pas la laisser passer. Lui dire que tant d'enfants de par le vaste monde voudraient avoir sa chance, lui parler d'une grand mère analphabète mais non point dénuée d'intelligence et qui tenait un journal entre ses mains tremblantes pendant que des larmes coulaient sur ses joues. Lui dire qu'il est bon d'être curieux de tout, à commencer par la curiosité les autres, que tout est à écrire, à renouveler à chaque génération. Lui dire que le monde a besoin de lui.

Lui dire enfin que chaque livre, aussi modeste qu'il soit contient une connaissance, aussi ténue soit elle dont il pourrait faire son miel, qu'il faut faire feu de tout bois, être une éponge à savoir.

Je vois son dos qui se voûte de plus en plus, ses oreilles qui rougissent, ses coudes de plus en plus agités, sa musique infernale de plus en plus insoutenable. Si je pouvais crier ! Si je pouvais.. si je pouvais.

J'écris tout ceci à l'encre sympathique tout au long de mes pages pour crier à ses oreilles décollées jusqu'à ce qu'elles se débouchent, combien il perd son temps.

Puisse t-il un jour lever les yeux de sa console pour voir la lumière magique qui nimbe les écrits ?